

**Guest B. - Qu'est-ce que la « littérature » écologique ?**

Bertrand Guest, Docteur en Littérature Générale et Comparée (EA TELEM, Université Bordeaux Montaigne)

Nous proposons de poser la question du sens de la *littéraire* dans le champ de l'écologie politique à partir d'une étude comparatiste d'un ensemble de textes consacrés à Fukushima. Dans l'écocritique française balbutiante, la littérature à thème écologique est souvent réduite à la fiction<sup>433</sup>, c'est-à-dire à la fabulation distanciée des problèmes réels de notre monde. Peu de choses sur l'essai, pourtant genre par excellence de la théorie critique et d'une prose d'idées dépositaire de savoirs directement adressés aux sociétés humaines. Nul hasard à ce que l'essentiel de la littérature post-Fukushima se déploie sur ce terrain en partage avec l'écriture des sciences humaines : pour la critique Jinno Toshifumi, les œuvres les plus intéressantes de l'après-11 mars sont celles qui touchent « ce quelque chose qui n'a plus rien à voir avec la fiction<sup>434</sup> ». Sans remettre en cause les vertus heuristiques propres du détour par la fiction, plus caractéristiques de ce que l'on attend communément de « la littérature » (au sens d'une pratique qui serait radicalement séparée des sciences, ce que nous contestons), nous étudierons le rôle de textes non-fictionnels qui ne cessent pas d'appartenir à l'activité littéraire sous prétexte qu'ils impliqueraient le regard de telle ou telle des sciences humaines et sociales.

Ce que nous appelons avec Rancière la littérature, ce « nouveau régime de l'art d'écrire où l'écrivain est n'importe qui et le lecteur n'importe qui<sup>435</sup> » (par opposition aux Belles-Lettres qui supposent non seulement des écrivains de métier, c'est-à-dire une incompétence des profanes à écrire, mais des convenances stylistiques liées à la position sociale de chacun), relève d'un degré élevé de mise en interdisciplinarité : comment, sinon par la médiation des mots et des textes, rendre les idées lisibles par tous, leur faire traverser les sociétés ? L'écologie politique ne peut avoir de sens que si elle se vit, se pense et s'écrit pour un collectif non-spécialiste. Loin de pouvoir se satisfaire de l'assise des seules sciences, fussent-elles humaines et sociales, elle doit recourir à des capacités médianes, par exemple littéraires ou artistiques, pour donner lieu au débat lorsqu'il engage des sphères de discours qui ne s'écoulent plus. Fukushima n'est-il pas l'occasion ou jamais de proposer, via la littérature, que les sciences soient faites par tous et que l'écologie soit la question même du politique ?

*L'archipel des séismes*<sup>436</sup> recueille de nombreux textes courts aux statuts très divers, d'auteurs pour la plupart japonais, qui évoquent les conséquences de la triple catastrophe du 11 mars (séisme, tsunami et accident nucléaire). Auteurs de fiction et poètes n'y trouvent leur place qu'à la fin, après des journalistes et des essayistes (parmi lesquels un géographe et un anthropologue) ainsi qu'un psychiatre, un photographe, un architecte et un peintre. Que l'écriture soit ou non leur métier, tous viennent ou reviennent à la littérature par la nécessité où les jette la

catastrophe de prendre la parole, et même parfois de la reprendre après s'être tus, à l'image de Kenzaburô Ôe qu'elle a tiré de sa retraite.

Le *Journal des jours tremblants*<sup>437</sup> (dont un fragment est repris dans *L'archipel des séismes*) est l'édition des *Leçons de poésie* que Yôko Tawada achève au moment de la catastrophe et enrichit alors d'un récit critique sur ses nombreuses conséquences tragiques. La réflexion originale et bilingue (en japonais *et* en allemand) sur la traduction littéraire et l'image du Japon en Occident s'y prolongent d'une mise en perspective historique et géographique, qui place Fukushima dans l'histoire d'Hiroshima et de l'oppression coloniale du Tôhoku (nord-est) par le Kantô (région du pouvoir central tokyoïte). La catastrophe est considérée dans son impact profond et irréversible sur la vie, la pensée et l'écriture passées et à venir, ici comme ailleurs puisqu'il s'agit d'une écriture transnationale. Un correspondant de l'auteur imagine ainsi « une liste des livres 'résistants aux séismes' c'est-à-dire des livres qui gardent leur valeur au-delà des catastrophes<sup>438</sup> ».

C'est aussi sous l'éclairage d'une érudition multiculturelle et soucieuse des regards croisés entre Japon et Europe que Michaël Ferrier médite sur la catastrophe dans *Fukushima, récit d'un désastre*<sup>439</sup>. Immergé dans la langue et la société japonaises d'où il assiste quant à lui sur place à l'événement, il en tient un journal plus étoffé qui aboutit à un essai où il réfléchit notamment au concept physique de « demi-vie » et à sa signification sociale et culturelle.

Avec le beaucoup plus court *Fukushima, dans la zone interdite*<sup>440</sup>, « récit de choses que nous pouvons à peine croire, et encore moins comprendre<sup>441</sup> », William T. Vollmann propose un plus modeste reportage dans la zone d'évacuation. Il resserre l'enquête sur la radioactivité, prend la peur obsessionnelle pour guide mais se heurte à son impossible description : les seuls phénomènes visibles étant les destructions du séisme, la lecture de la catastrophe nucléaire ne peut passer que par le dosimètre portatif. Affaibli dans sa démarche, contrairement à Ferrier, par une forme d'exotisme et par la barrière de la langue, il part équipé d'un masque en double exemplaire (pour l'interprète) mais en vient à se poser la question du tiers (le chauffeur) pour lequel rien n'est prévu : il est aisé d'y reconnaître la société que l'écrivain reporter échoue à protéger. Ce livre d'interviews collecte des « récits de morts aux yeux clos » dont il tente de trouver « la signification, s'il y en a une<sup>442</sup> ».

Ces textes tous parus en 2012 éclairent exemplairement les enjeux d'une littérarité complexe, dans laquelle la fiction n'est pas toujours là où on pourrait l'attendre : les promesses de TEPCO ne sont-elles pas les véritables contes pour enfants ? Définie à l'inverse comme l'ensemble des textes à propos du nucléaire qui sont accessibles et rédigés de sorte que chaque citoyen puisse les comprendre, la littérature écologique à thématique

<sup>433</sup> Cf. Christian Chelebourg, *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Impressions nouvelles, Bruxelles, 2012.

<sup>434</sup> Jinno Toshifumi, « Le 11 mars et le roman depuis lors », in Corinne Quentin et Cécile Sakai (dir.), *L'archipel des séismes*, Philippe Picquier, Paris, 2012, p. 202.

<sup>435</sup> J. Rancière, *Politique de la littérature*, Galilée, 2007, p.21.

<sup>436</sup> *Op.cit.*

<sup>437</sup> Yôko Tawada, *Journal des jours tremblants. Après Fukushima*, précédé de *Leçons de poésie*, traduit de l'allemand par B. Banoun et du japonais par C. Sakai, Verdier, Paris, 2012.

<sup>438</sup> *Id.*, p. 97.

<sup>439</sup> M. Ferrier, *Fukushima, récit d'un désastre*, Gallimard, 2012.

<sup>440</sup> William T. Vollmann, *Fukushima, dans la zone interdite*, traduit de l'américain par J. P. Mourlon, Tristram, Paris, 2012.

<sup>441</sup> *Id.*, p. 73.

<sup>442</sup> *Id.*, p. 46.

nucléaire<sup>443</sup>, si elle s'oppose à « la Science », a tout à voir avec « les sciences »<sup>444</sup>. Du récit personnel à l'universalisation de la pensée du traumatisme, de la bibliothèque quotidiennement renversée par les répliques du séisme à la possibilité renouvelée d'« écrire après Fukushima », comment cette littérature de ruines en vient-elle à exercer sa responsabilité, qui est de questionner pour tous les hommes, à commencer par ceux des sociétés nucléarisées, ce qui est par excellence verrouillé, tabou, et pour tout dire *atomisé* ?

### La littérature dérisoire ? Quelle puissance face à l'atome ?

Face à deux petites filles en haillons qui continuent, imperturbables, la lecture de leurs livres dans le vent chargé de poissons morts et de neutrons, William T. Vollmann se raccroche dans la zone d'évacuation à la lecture de son dosimètre, semblant ne nourrir plus qu'un faible espoir quant au salut par les lettres<sup>445</sup>. Dans l'essai où il s'interroge sur le pouvoir et les transformations de l'écriture du roman dans les sociétés nucléarisées, Jinno Toshifumi, comme Michaël Ferrier dans son récit, joue de la symbolique des livres tombant et retombant de leurs étagères à chaque réplique du séisme. Tous deux y voient, plus que la fragilité dérisoire du livre, sa force paradoxale et la nécessité où sont les hommes de lire et d'écrire autrement dans l'après-11 mars. Yôko Tawada suggère elle aussi les vertus rénovatrices du séisme : « Une traductrice de Tokyo [lui] écrit qu'elle a redécouvert certains livres lorsqu'ils sont tombés de ses étagères<sup>446</sup> ». Il semble que la fragile et souple discrétion des écrits de l'avant-11 mars, même lorsqu'ils n'ont pas été lus à temps pour éviter la catastrophe, soit cela même qui les désigne pour aider leur lecteur à donner du sens au présent et à l'avenir.

Pour continuer à pouvoir contribuer à les comprendre et à les lire, la littérature doit s'adapter et changer avec les catastrophes. Cela est d'autant plus vrai dans le cas de Fukushima. Dans son essai « Le temps sinistré, un seul traitement : sortir du nucléaire<sup>447</sup> », Saitô Tamaki rappelle le constat de l'émergence de formes de fictions qui sont autant de répliques des séismes, à l'image de la multiplicité des mondes émergeant dans le roman et dans les films d'après Kôbe (1995), imitant *l'espace* fractionné. Or ce qu'il suggère immédiatement à propos du 11 mars, c'est que la littérature sera dorénavant celle d'un *temps* fissuré par les crevasses du traumatisme. C'est au prix de ces évolutions que les livres continueront de « renseigner sur le désastre ambiant bien mieux que les communiqués officiels et les chaînes de télévision<sup>448</sup> ».

<sup>443</sup> Les différents livres en présence ne relèvent à coup sûr pas indistinctement de cette étiquette qui n'est qu'une proposition. Il est intéressant à vrai dire qu'à part Vollmann, leurs auteurs ne revendiquent pas avoir écrit des textes « écologiques », ce qui n'empêche pas de les lire comme tels.

<sup>444</sup> La première correspond à la clôture énonciative des rapports d'experts réservés aux initiés ainsi qu'à ce « mélange de langue de bois et de scientificité incompréhensible » (Michaël Ferrier, *op.cit.*, p. 80) qui tient lieu de commentaire médiatique en mars 2011, les secondes renvoyant à une circularité démocratique qui reste à construire. Cf. B. Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte, 1999.

<sup>445</sup> Cf. William T. Vollmann, *op.cit.*, p. 44.

<sup>446</sup> Yôko Tawada, *op.cit.*, p. 97.

<sup>447</sup> Saitô Tamaki, « Le temps sinistré, un seul traitement : sortir du nucléaire », in *L'archipel des séismes*, pp. 115-119.

<sup>448</sup> Michaël Ferrier, *op.cit.*, p. 58.

### En partie irradiée, la littérature doit saisir l'occasion de la catastrophe pour évoluer

Au même titre que toutes les autres composantes d'une société post-industrielle particulière (japonaise ou autre), la littérature subit l'influence de cette nouvelle norme que le nucléaire emblématise concrètement et symboliquement à la fois : la dépendance au branchement technologique et à ce que Hosaka Kazushi nomme la « commodité », la consommation rapide, sans effort et permanente d'une énergie dont on ne questionne plus la quantité disponible. Dans cet ordre d'idées, la littérature est depuis longtemps en partie irradiée :

« Si la littérature s'est laissé enfermer dans une image de sentimentalisme, si l'erreur de croire que tout roman qui se vend bien est nécessairement un bon roman a pris racine, n'est-ce pas fait exprès ? Par qui ? Par toutes les forces qui nous obligent à ingurgiter de la commodité et de l'activité économique. Un livre qui se vend est une bonne chose pour l'activité économique, et dans le même temps, c'est un coin du rempart de l'art qui résistait à l'économie qui tombe aux mains de l'ennemi en acceptant de se faire mesurer selon des critères économiques ; c'est un quartier supplémentaire de l'âme humaine, qui n'avait rien à voir avec l'économie, qui est rongé. Et cela est bien plus grave que le fait de se tromper sur la valeur de la littérature. 'Je l'ai lu d'une seule traite', 'un roman qui se lit dans la nuit'... n'est-on pas là en plein dans la 'commodité'<sup>449</sup> ? »

La première leçon littéraire de Fukushima consisterait en une salutaire dénucléarisation de la littérature, afin que celle-ci, à la façon d'un compteur Geiger de la société, puisse exercer sa critique. On peut comprendre ce questionnement sur la récupération et la neutralisation via l'institutionnalisation de la littérature au sein de la culture dominante à la lueur de la fameuse réflexion d'Adorno après 1945 :

« Plus la société devient totalitaire, plus l'esprit y est réifié et plus paradoxale sa tentative de s'arracher à la réification de ses propres forces. Même la conscience la plus radicale du désastre risque de dégénérer en bavardage. La critique de la culture se voit confrontée au dernier degré de la dialectique entre culture et barbarie : écrire un poème après Auschwitz est barbare, et ce fait affecte même la connaissance qui explique pourquoi il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui des poèmes<sup>450</sup>. »

Bien loin de tout interdit jeté sur l'écriture (selon le contresens répandu), ce texte est une critique de la conception selon laquelle on pourrait écrire de la littérature comme avant et tenir l'événement pour clos, refermé, sans affronter ses conséquences qui se font sentir sur la possibilité même d'écrire. Or la littérature de Fukushima s'inscrit exactement dans la même affirmation d'une nécessité de penser ce qui s'est passé et de trouver les mots pour décrire le cours des événements, sans se contenter d'utiliser les mots d'avant l'événement pour le qualifier, ce qui reviendrait à faire comme si cet événement ne changeait pas les données fondamentales de notre manière de vivre et de le percevoir. C'est ainsi que Sekiguchi Ryôko note cette phrase banale lue dans un magazine paru avant le 11 mars,

<sup>449</sup> Hosaka Kazushi, « Vapeurs et grincements », in *L'archipel des séismes*, pp. 219-220.

<sup>450</sup> Theodor Wiesegrund Adorno, « Critique de la culture et société » [1949], in *Prismes [Prismen, 1955]*, traduction de l'allemand par Geneviève et Rainer Rochlitz, Payot, 1986, p. 26.

et depuis « irradiée malgré elle<sup>451</sup> » : le département de Fukushima regorge de saveurs développées par sa nature généreuse et la particularité de son terroir.

### L'essayiste en lutte contre les mythes scientifiques

Si le contexte de la pensée d'Adorno était la lutte qu'il menait dans l'après-guerre contre une culture des vainqueurs prétendant avoir rétabli la civilisation contre la barbarie alors qu'elle s'était contentée de refouler l'événement, l'histoire dont Fukushima est le nom occidental (« 11 mars » pour les Japonais) est elle aussi refoulée. L'analogie quasi unanimement ressentie et pensée avec l'après-guerre au Japon suggère qu'elle aussi a bien ses « vainqueurs » : ceux à qui profite, sinon l'irradiation, du moins la fission ; ceux qui combattent toute possibilité de le penser, telle la présidente d'Areva déclarant, « alors que ses salariés avaient été parmi les premiers à détalier comme des lapins au moment de l'explosion – que ce n'était pas une catastrophe nucléaire<sup>452</sup> ». Dès lors qu'elle consiste en une radioactivité artificiellement élevée, en une désinformation manipulatrice et en un aggravement des inégalités sociales – ceux qui travaillent dans les centrales n'étant pas des héros mais simplement des « gens qui n'ont pas le choix<sup>453</sup> » –, la catastrophe nucléaire est aussi peu « naturelle » que la guerre, et Yôko Tawada éclaire la façon dont le lobby nucléaire au Japon table sur une préservation de la possibilité du nucléaire militaire quand il défend sa branche civile, laquelle n'est pas avantageuse sur un plan strictement énergétique<sup>454</sup>.

Le texte de Akasaka Norio est exemplaire du rôle de l'essayiste dans l'après-Fukushima : il prend la plume et s'engage sur un plan politique en affirmant qu'on « ne peut plus laisser la science moderne et sa technologie se présenter comme des effigies de Dieu<sup>455</sup> » et en opposant à ce discours tissé de mythes déguisés en vérités expérimentales, la sagesse variée des savoirs populaires. La coutume de la *churakasa* (« belle variole »), sujet de son étude anthropologique, lui sert de modèle pour penser la possibilité d'« accueillir avec respect, d'amadouer et de renvoyer poliment » « ce contre quoi on ne peut pas lutter<sup>456</sup> ».

Congédiant tout langage statistique, le livre de Vollmann est bien lui aussi un essai en ce sens qu'il fait dialoguer les paroles plurielles des vaincus, de ceux dont le discours de l'expertise ne tient pas compte. La littérature est là pour donner sens au matériau anecdotique des vies malmenées de chacun, comme celle de l'ami du chauffeur de taxi conduisant l'auteur dans la zone, quittant son travail dans la centrale Dai Ichi pour vendre des nouilles mais rattrapé par la mort à 40 ans<sup>457</sup>. Si l'essai s'impose pour penser Fukushima, c'est qu'il pense toujours le collectif en l'articulant à l'échelle individuelle, celle du moi et de l'autre.

### La littérature dénonce les langages qui empêchent l'homme de se libérer du nucléaire

Vollmann dénonce la façon dont le passage d'une

unité de mesure à l'autre égare la compréhension de tout un chacun face au risque radioactif. Entre les millisieverts et les becquerels dont parlent les autorités, « aucune des personnes rencontrées là-bas ne pouvait s'y retrouver<sup>458</sup> ». Prenant le contrepied du discours expert, il adopte le point de vue d'un béotien qui se documenterait. Plus ironique que Yôko Tawada ou Michaël Ferrier, il critique comme eux les slogans d'encouragement des masses et le mythe du sacrifice des liquidateurs. En dévoilant stylistiquement l'ignorance dans laquelle sont entretenus les peuples, tous suggèrent *a contrario* le savoir qu'ils peuvent atteindre rapidement s'ils s'en donnent les moyens. Ikezawa Natzuki invalide brillamment les sophismes de TEPCO concernant les aléas qui auraient soi-disant « dépassé toutes les prévisions », rappelant les prévisions minoritaires réduites au silence ainsi que les mouvements civiques d'opposition à la construction des centrales<sup>459</sup>. Le travail littéraire de la mémoire désambiguïse les faits face aux discours officiels, permettant l'établissement de véritables responsabilités politiques, lesquelles coïncident le plus souvent, comme le rappelle Ferrier, avec ceux-là mêmes qui s'empressent de fuir le Japon. Ce que montre en fait la littérature, en rétablissant mensonges et vérités, c'est que Fukushima est une catastrophe qui procède aussi de l'ignorance de l'histoire et de la langue.

Que peuvent apporter l'écocritique et plus largement la littérature au champ de l'écologie politique ? Rien si l'on pense la littérature comme le domaine des livres (classiques ou modernes), fondamentalement séparé du domaine des choses et des interactions réelles entre les hommes et le monde. Tout, dès lors que l'on entend au contraire par « littérature » une pratique de réajustement permanent entre les mots et les choses, soucieuse d'un régime ouvert et démocratique de communication et de circulation de la pensée au sein des sociétés. Contre les déclarations selon lesquelles « ce n'est pas le moment de faire de la littérature<sup>460</sup> », Haruki Murakami écrit que si « reconstruire les routes et bâtiments détruits est un travail dévolu aux spécialistes [...], la régénération de l'éthique et des modèles est notre travail à tous. [...] Dans cette vaste entreprise collective, les spécialistes des mots, c'est-à-dire nous, écrivains professionnels, devons proposer de participer à certains travaux. Nous devons relier nouvelle éthique et nouveaux modèles à de nouveaux mots. Pour y faire bourgeonner et grandir des récits neufs et vivaces. Des récits que nous devons pouvoir partager, tous ensemble<sup>461</sup>. » La littérature participe bien de la recomposition permanente des communautés humaines, de leurs récits et de leurs discours. C'est ainsi que le cas de la catastrophe de Fukushima nous engage, plus clairement, plus dramatiquement et avec plus d'urgence peut-être que nul autre, à reconnaître son apport à l'écologie.

<sup>451</sup> Sekiguchi Ryôko, « Le goût de Fukushima », in *L'archipel des séismes*, p. 280.

<sup>452</sup> Michaël Ferrier, *op.cit.*, p. 80.

<sup>453</sup> Yôko Tawada, *op.cit.*, p. 97.

<sup>454</sup> Cf. *id.*, pp. 100-101.

<sup>455</sup> Akasaka Norio, « Toi, créature de l'autre rive, dis-nous ton nom », in *L'archipel des séismes*, p. 156.

<sup>456</sup> *Id.*, p. 157.

<sup>457</sup> William T. Vollmann, *op.cit.*, p. 77.

<sup>458</sup> *Id.*, p. 14.

<sup>459</sup> Cf. Ikezawa Natzuki, « Vers une pauvreté sereine », in *L'archipel des séismes*, pp. 262-267.

<sup>460</sup> Jinno Toshifumi, *op.cit.*, p. 182.

<sup>461</sup> Murakami Haruki dans le journal *Mainichi* du 10 juin 2011, cité par Jinno Toshifumi, *op.cit.*, pp. 181-182.